

Thierry Gautret de La Moricière

MUTATIONS



Thierry Gautret de La Moricière

Mutations

© Thierry Gautret de La Moricière, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5787-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

Au plus profond de nous-même (2018)

Le chemin de l'aube (2019)

<http://editions.tglm.eu>



Merci à Roland et à Michel

I

La jeune femme se jette dans les escaliers, elle survole les volées de marches plus qu'elle ne les descend, portée par l'urgence de rattraper le temps fugitif. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! halète-t-elle. Elle jaillit de la maternité, scrute rapidement les piétons qui cheminent indifférents, emprunts de nonchalance et aperçoit soudain, près du poste de garde, un couple qui s'apprête à quitter l'hôpital. Ce sont eux ! enrage-t-elle. Elle s'élançe avec fureur à leur poursuite, elle ne pense à rien d'autre que d'arriver à temps, le besoin de justice au cœur comme un sabre au clair. Tout le monde regarde étonné cette femme en tenue médicale qui court à perdre haleine vers la sortie. Arrivée sur la voie publique, après un bref moment d'hésitation, elle repère à quelque distance un homme qui s'installe au volant d'une grosse berline. Elle se précipite jusqu'au niveau du véhicule au moment où celui-ci quitte son stationnement, juste le temps de reconnaître que c'est bien la femme qu'elle vient d'accoucher qui est assise sur le siège passager. L'homme au volant, visage fermé dans l'ombre percé de deux orbites noires tourne vers elle un regard sépulcral avant de partir en trombe. Trop tard ! Elle n'a pas eu le temps de lui jeter son infamie dans un cri. La sage-femme se laisse tomber assise sur le bord du trottoir laissé vide par l'odieuse fuite du véhicule. Pendant qu'elle reprend son souffle, elle succombe d'abord à un rire nerveux en repensant à l'air ahuri des gens ayant assisté à sa cavalcade. Mais très vite une immense tristesse l'envahit. Elle n'a pas réussi à retenir les parents du bébé qu'il faut maintenant se résoudre à considérer abandonné. Ce mot abandon, à peine son esprit l'a-t-il effleuré, que son souffle se fait plus bruyant et plus rapide en passant la cataracte de sa gorge. Son regard inquiet se perd dans le flou d'un passé oublié. Non pas maintenant, gémit-elle. Elle se tape sur les cuisses pour retrouver sa vivacité et se lève, elle se dresse comme pour barrer le chemin d'un injuste destin. De retour à la maternité, Catherine vient au-devant d'elle en lui demandant, alors ? Renée lui répond que les parents ont fui et que le nourrisson est maintenant seul. La surveillante râle, encore des problèmes supplémentaires dit-elle. Il faut immédiatement prévenir la police et le service d'Aide sociale à l'enfance. Pas de place pour l'affectif, question de priorités, les aspects humains sont maintenant noyés sous les contraintes logistiques et administratives. Chacun fait ce qu'il doit faire sans avoir le temps d'écouter ses ressentis, sans laisser d'espace à l'empathie. Le bébé est confié à la

sage-femme le temps qu'une puéricultrice puisse venir le chercher. Elle emmène le berceau avec l'enfant au poste de soins pour libérer la chambre désertée.

— C'est toi qui l'as accouché, alors c'est à toi de lui donner son prénom, dit la surveillante à qui aucune subtilité administrative n'échappe.

La jeune femme qui se sent toujours éprouvée reste silencieuse. Elle n'a pas envie d'avoir cette responsabilité, même si cela semble anodin, elle sent un léger vertige de devoir écrire le premier mot sur la page blanche de cette nouvelle vie.

— Gabriel, c'est bien non ?

— C'est parfait, de toute façon les parents donnent toujours un nouveau prénom quand ils adoptent un enfant.

Catherine saisit promptement un bracelet d'identification vierge, y inscrit d'une belle écriture courbe le prénom, la date et l'heure de l'accouchement, puis le fixe autour du poignet du bébé. Attiré par la rumeur naissante autour du délaissement natal, Philippe le pédiatre arrive, quinquagénaire bien portant sous des cheveux bouclés grisonnants, un œil rieur et l'autre moqueur, sourire satisfait d'une position jugée enviée sur des lèvres sèches.

— Alors c'est lui Rémi Sans Famille, dit-il en gloussant les mains dans les poches de sa blouse.

Aucune des deux femmes ne relève ; l'une parce que cela signifie du travail en plus de celui qu'elle a déjà du mal à accomplir et l'autre parce qu'elle tangué entre tristesse et colère. Pour dissiper le malaise laissé par ce trait d'humour n'ayant pas trouvé son public, le médecin se penche sur l'enfant en chaussant les lunettes pendues à son cou. Il se décide à l'ausculter avec contenance. Après quelques manipulations délicates et ampoulées, il prend un mètre de couturière et mesure le périmètre crânien du bébé.

— Envoyez au laboratoire un bout du cordon et aussi du placenta pour des analyses génétiques, lâche-t-il comme une sentence.

— Pourquoi cela ?

— Une intuition. Les parents n'ont rien dit ? Il n'y avait rien de spécial dans le dossier de suivi de grossesse ?

— Il n'y avait rien du tout, confit la surveillante, pas de dossier évidemment et les parents étaient muets comme des carpes. Maintenant on comprend pourquoi

— La grossesse n'était donc pas suivie ici.

— Non, répond la sage-femme, des gens de passage apparemment. Enfin, maintenant ça ressemble à tout autre chose, un accouchement clandestin afin de disparaître en catimini. Vous suspectez quelque chose qui aurait poussé les parents à abandonner l'enfant ?

— Possible, mais pas certain.

Sans un mot de plus, satisfait de son petit effet, l'homme quitte le poste de soins l'air important. Après que l'enfant a rejoint le service de néonatalogie, la sage-femme reprend sa journée de douze heures durant laquelle elle pratiquera entre quatre et cinq accouchements. Cela paraît presque futile, banal, présenté comme une statistique d'activité quotidienne. Mais pour ces femmes dont certaines vivent leur premier accouchement, pour ces vies à naître, c'est un moment très spécial. Un évènement unique qui sera célébré tout au long de leur vie, et parfois même au-delà pour ceux que la postérité choisira. Renée a trente-six ans, et à cet âge que l'on associe toujours à la jeunesse, elle a déjà pratiqué plus de huit mille accouchements. Ce sont huit mille femmes accompagnées dans le don de la vie. C'est huit mille fois traverser le gué entre la gestation et la maternité. Pour la jeune femme ce chiffre n'est que le décompte d'une jeune carrière bien remplie, sans rapport avec le miracle qui se produit à chaque fois de façon unique, même à la huit mille et unième fois. Bien sûr, il y a eu quelques incidents, des urgences, du stress, mais rien qui ne l'ait jamais fait douter de ses capacités, de son engagement ou qui lui ait laissé des remords. Son envie de prendre soin des femmes, dans ce moment unique où leur corps accomplit l'acte créateur du don de la vie, reste intacte malgré la dégradation des conditions de travail. Elle vit son engagement profondément, comme une résistance au souci toujours croissant de rentabilité et de productivité qui ronge l'espace accordé à l'humain. Elle sait que les vocations comme la sienne servent d'injonctions pour tenir, que le système les utilise en appauvrissant une institution qui devrait rester une priorité dans le budget de la nation.

Pendant la journée, le bébé abandonné fait plusieurs fois irruption dans ses pensées ; les mystères entretenus par le pédiatre sous-entendant une possible pathologie, l'abandon brutal et incompréhensible de ses parents ne la quittent pas. Pourquoi tous ces mystères autour de ce nourrisson ? En fin de journée, avant de rentrer, elle ne résiste pas à l'envie de passer par la pouponnière pour aller voir l'enfant. Elle salue ses collègues et se faufile vers le berceau du nouveau-né. Elle s'approche de lui qui dort tranquillement. Elle le regarde en silence. Il semble paisible, ordinaire. Quel secret peut-il bien cacher qui lui vaille ce début de vie si mouvementé ? Elle sent un poids au niveau du plexus, quelque chose qui restreint l'amplitude de sa respiration. Pauvre bébé, c'est injuste, s'entend-elle dire. Elle quitte l'hôpital, il est déjà tard et elle veut pouvoir profiter de sa fille ce soir. Quand Renée entre dans son appartement, Mila

abandonne la partie de dames avec sa grand-mère et lui saute dans les bras. Quel réconfort ! Elle profite de cette étreinte le plus longtemps possible en déposant de doux baisers sur la tête de sa fille. Son odeur est comme un parfum réconfortant, la fragrance du paradis perdu de l'enfance où s'ancrent les liens les plus forts, qui parfois laissent aussi de profonds sillons. Sophie comprend, en raison de cette longue étreinte, que sa fille a eu une journée éprouvante. Elle propose de réchauffer le dîner pendant que les filles feront les préparatifs de la nuit. Mila tire aussitôt sa maman par la main vers sa chambre. Celle-ci se laisse happer par l'univers de sa fille. Elle l'écoute parler de tout et de rien, commenter tout ce qu'elle fait, rebondir d'anecdotes en pensées profondes puis évoquer des souvenirs de l'école ou d'autres choses. Pour l'enfant l'exercice consiste à placer le récit de toute sa journée dans les quelques instants qu'elle passe avec sa maman avant le coucher comme pour conjurer l'angoisse de la solitude. Tout cela et puis ensuite trouver le moyen de s'apaiser pour pouvoir s'endormir. C'est un défi chaque soir, ce qui explique le flot rapide de bavardage et le souffle court de Mila qui ne prend pas le temps de respirer entre les phrases. Quand elle éteint la lumière de la chambre, Renée se couche contre sa fille, au bord du lit, repensant en silence à tout ce que celle-ci lui a confié avant d'être rattrapée par ses propres ruminations. Elle se raccroche à toutes ces soirées identiques qui s'alignent comme des perles sur le fil du temps. La seule chose qui change est que sa fille grandit. L'avidité avec laquelle Mila retisse les liens tous les soirs résonne en elle dans la même part d'ombre que Gabriel occupe en silence. Elle la prend sous son bras, l'embrasse, lui caresse les cheveux jusqu'à ce qu'elle se calme et soit prête à s'endormir. De longs bâillements en sont le signal. Elle sort alors de la chambre avec précaution, un peu triste que le moment de partage soit si vite passé. Pendant que les deux femmes dînent, Sophie fait un résumé de la soirée avec sa petite-fille. Elle sait la frustration de sa fille de ne pas pouvoir profiter plus longtemps de Mila, alors elle prend le temps de tout détailler. Elle parle doucement, posément, en évoquant chaque situation, en prenant soin de rapporter le plus fidèlement possible chaque mot prononcé par l'enfant. Après le repas, elles s'installent dans le canapé et Sophie l'interroge.

— Alors ta journée, éprouvante on dirait ?

— Journée normale, si ce n'est l'abandon du bébé au premier accouchement, dit Renée le regard dans le vide.

Sophie ne dit rien pendant le silence qui suit. Elle n'a pas besoin de répondre ou réagir pour relancer la discussion. Elle sait que sa fille va s'exprimer. Celle-ci tangue un instant entre son récit et ses émotions puis reprend.

— Une histoire de dingue, juste après l'accouchement, les parents ont filé en douce. Ils ont abandonné leur bébé comme ça, en catimini, à peine quelques minutes après sa naissance. Quand j'ai réalisé qu'ils s'étaient évaporés, ça m'a rendue folle de rage. Je leur ai même couru après jusque dans la rue. Tu vois le tableau ? Une folle en tenue de bloc qui court après une bagnole !

Sophie écoute attentivement. Elle scrute le visage de sa fille. Elle ne veut pas casser son élan, alors pour répondre à son trait d'humour, elle se contente de sourire avec bienveillance. Renée reprend son récit, elle raconte les faits, l'attitude énigmatique du pédiatre après l'auscultation. Ce médecin à l'ancienne qui bien souvent pérore au milieu des personnels féminins, a développé un sentiment de supériorité pour se protéger des jeunes médecins qui arrivent à la maternité, surtout de ceux qui sont talentueux ou ambitieux et maîtrisent les nouvelles technologies auxquelles lui résiste. Elle évoque le mystère qu'il laisse planer sur une éventuelle pathologie du nourrisson, comme pour se donner de l'importance, éveiller les curiosités. Quel abruti, conclue-t-elle.

— Ça m'a fait quelque chose cette histoire quand-même. C'est mon premier abandon si je puis dire.

— Le sort de ce bébé te touche on dirait, dit Sophie.

— C'est quelque chose d'indicible. Je sens entremêlées de la tristesse et de la colère. Je trouve ça tellement injuste, je sens une immense envie de protéger cet enfant. C'est mon instinct maternel. Je sais que ce pauvre bébé va être géré comme un problème à traiter et non accueilli et chéri comme un enfant attendu par ses parents. Ça me touche. J'ai ressenti une grande tristesse, quelque chose d'enfoui.

— Qu'est-ce qui a réveillé cette tristesse ?

— Le sentiment d'injustice. C'était particulièrement fort quand j'ai vu ses parents s'enfuir. Ça a commencé par de la colère, puis aussitôt de la tristesse.

Renée fait une pause silencieuse, elle sent la douleur revenir. Une souffrance très ancienne. Cette fois elle ne la rejette pas, elle la laisse remonter.

— C'est comme si je me sentais coupable de je ne sais quoi qui puisse expliquer l'inexplicable. Je reste avec la sensation de cette enfance qui sera marquée par l'absence, ce sentiment de solitude abyssale. Cette absence invisible mais qui occupe toute la place. Je crois que ça résonne avec quelque chose dont je croyais être débarrassée ; le départ de mon père.

Un long silence suit pendant lequel Sophie hésite à prendre la parole.

— Je regrette de n'avoir pas su compenser le vide qu'il a laissé.

— J'aurais surtout voulu que tu le retiennes. Pardon de dire les choses comme